

De la vie et de la mort, simplement

La lune viendra d'elle-même de Marie-Jan Seille

Pierre Barrette

Numéro 118, septembre 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/7810ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Barrette, P. (2004). Compte rendu de [De la vie et de la mort, simplement / *La lune viendra d'elle-même* de Marie-Jan Seille]. *24 images*, (118), 54–54.

De la vie et de la mort, simplement

par Pierre Barrette

Dans le paysage cinématographique actuel, consacrer un film entier aux derniers jours d'une jeune femme atteinte du sida tient du défi, défi que Marie-Jan Seille relève avec dignité, grâce et pudeur. Loin des effets de mode, son film est un voyage introspectif dans les arcanes de la maladie et de la mort en même temps qu'un appel à la vie à peine chuchoté, pas tant un cri qu'un souffle qu'on reçoit comme une leçon de choses essentielle. Film d'auteure et en cela singulier de la première à la dernière image, cette première œuvre suscite pourtant la forte tentation – étant donné la proximité des sujets – de la comparer au très, très médiatisé et désormais oscarisé *Les invasions barbares* : là où Arcand décidait d'aborder l'agonie d'un homme avec l'artillerie lourde des trompettes et des tambours de l'émotion, Marie-Jan Seille opte pour un ton beaucoup plus nuancé, un récit dominé par l'ellipse et dont les séquences semblent tenir ensemble plutôt par l'effet d'un rythme que par une stricte continuité d'action, par la qualité du regard porté sur les gens davantage que par des raccords traditionnels.

Le film juxtapose des images « objectives », construisant au présent l'histoire d'Aimée qui entre en maison de repos pour sidéens, et des images « subjectives », captées par Aimée elle-même qui traîne partout une petite caméra vidéo. S'il s'agit d'un moyen pour introduire dans la trame du récit une dose de subjectivité qui ajoute à l'aspect intime de l'expérience en la personnalisant fortement, ces images secondes sont aussi une façon efficace d'effectuer de brefs retours en arrière qui font discrètement la genèse d'une situation dramatique qui n'est jamais expliquée. Elles jettent en outre sur le monde entourant la mourante une sorte de regard intrigué, qui correspond au changement de perspective engendré par la maladie. Pourtant, rien n'est dit ou presque de sa vie avant que son existence ne bascule, en tout cas rien qui expliquerait comment elle a contracté le sida, ni aucun élément biographique à travers quoi le spectateur pourrait combler les trous du



Nathalie Mallette, Isabelle Leblanc et France Castel. Une première réalisation qui laisse transparaître la pudeur assumée d'une artiste sensible.

récit, qui restera lacunaire jusqu'à la fin. Le film atteint en ce sens un degré de concentration extrême, tout entier tourné vers l'intériorité de personnages dont on ne sait presque rien sinon ce qui nous en est révélé très partiellement à travers leurs gestes et leurs paroles.

Les réserves qu'on peut avoir devant cette œuvre touchante et dépourvue de toute prétention à s'aligner sur le goût du jour concernent pour l'essentiel quelques éléments de forme, dont la fonction par trop évidente est de surligner un propos déjà bien inscrit dans la trame du récit. Ainsi, les nombreuses contre-plongées sur des arbres, mais aussi les gros plans de fleurs, accompagnés d'une musique qu'on dira « méditative » à défaut de mieux, finissent à la longue par ressembler à un procédé. Car même si on comprend le parti pris pour la lenteur et une certaine forme d'abstraction symbolique, une telle manière d'évoquer la nature en contrepoids à la mort est loin d'être neuve et menace à tout moment de basculer dans le cliché. À l'opposé de ces dérives poétiques, quelques scènes très terre à terre – où l'on apprend par exemple comment transférer un patient de son lit à son fauteuil roulant – fraient dangereusement avec le réalisme didactique, au risque de casser l'équilibre fragile qui s'était

installé dans le récit entre l'émotion, la prise concrète sur le réel et la fiction.

Mais s'agissant d'un premier film, on ne peut que souligner la maîtrise somme toute exceptionnelle de l'ensemble, et plus particulièrement de la direction d'acteurs. Le duo formé par les deux protagonistes – France Castel et Isabelle Leblanc – rend avec justesse la complexité d'une relation amicale qui, non pas fondée sur la vie, les perspectives d'avenir, la profusion heureuse, se construit à même l'attente douloureuse de la fin, avec tout ce que cette attente contient de doutes, de tensions, d'interrogations cruelles mais aussi de beauté et de complicité, par-delà l'extrême tristesse du constat qui les lie. Marie-Jan Seille filme cela avec l'attention diligente d'un témoin discret, la pudeur assurée d'une artiste sensible, et recompose pour le spectateur une intimité avec la mort qui se déploie comme l'expérience spirituelle simple et essentielle qu'elle est, ou devrait être. 77

Québec 2004. Ré. et scé. : Marie-Jan Seille. Ph. : Nathalie Moliavko-Visotsky. Mont. : Annie Jean. Son : Gilles Corbeil, Francine Poirier et Louis Gignac. Mus. : Charles Papisoff. Int. : France Castel, Isabelle Leblanc, Nathalie Mallette, Dominique Pétin, Bernard Alane. 80 minutes. Couleur. Prod. : Acpav. Dist. : Christal Films.

Sortie prévue : octobre 2004.